

Tant Pis

Par Louise Champeau

Tant pis, dit-elle en se glissant dans la baignoire remplie d'eau bien chaude et de mousse. Elle a vidé presque tout le flacon de bain moussant et quelques gouttes d'huile parfumée par dessus le marché.

Ce n'est pas son habitude de prendre un bain à midi, mais le gâteau du goûter refroidissant sur la grille, le dîner prêt, elle ferme les yeux et se laisse aller.

Le repassage, elle a oublié le repassage. Si Maurice n'a pas sa chemise fraîchement repassée pour demain matin... Ça peut attendre.

Elle pense et repense à hier.

Ce matin, elle a découvert de nouveaux cheveux blancs, surtout ne pas les arracher, peut-être penser à se faire des mèches. Mais Maurice la veut comme elle est, naturelle. C'est bien pour lui, elle lui coûte moins cher.

- Sois un peu plus coquette lui serine Lili, sa meilleure amie.

Maurice n'aime pas beaucoup Lili qui a une mauvaise influence sur elle. Le côté féministe de Lili dérange Maurice.

Lili ne manifeste pas contre ceci ou cela, ne signe pas de pétitions, mais elle a ses idées, bien à elle.

Elle sort enfin de la baignoire. Le grand miroir lui fait peur. Si ses seins sont encore bien, les fesses et le ventre laissent à désirer, quand au reste, elle ne veut même pas y songer. Elle a toujours été surprise et intriguée par son corps, même quand elle était toute petite. Ce corps, dans le miroir, ce n'est pas elle, ce n'est pas possible qu'elle soit à l'intérieur de ce qu'elle voit. Elle se sèche soigneusement, se talque et enfile des sous-vêtements coquets. Elle les a achetés pour un week-end en amoureux, à Venise ou ailleurs, ou même ici, en laissant les enfants à sa mère.

Il y a longtemps que Maurice lui a promis ce week-end. Il a oublié, comme beaucoup d'autres choses. Tant pis !

Elle s'installe au volant et hésite.

Hier, ça c'est passé hier.

Quand elle a demandé à Maurice d'aller sur la brocante, il a grogné. Il regardait la télé, vauté sur le canapé, les enfants criaient dehors. Une brusque bouffée d'angoisse l'a saisie. Il fallait qu'elle sorte. Elle s'est retrouvée, seule, sur la brocante, elle ne sait même pas comment. La tête lui tournait, il y avait tant de monde.

Une petite boîte à musique l'attire, Lili en fait collection.

Quand elle saisit la boîte, une main se pose sur la sienne.

- Désolé, je viens de l'acheter.

Elle lève les yeux.

- Ne soyez pas triste, venez, je vous offre un café.

Un verre de café détestable à la main, ils parlent. Cela fait bien longtemps qu'elle n'a pas parlé, vraiment parlé, pas un monologue avec des grognements comme réponses, mais un échange de paroles véritables, qui ont un sens.

Ils parlent tellement que le café est froid. Tant pis, du même geste, ils le jettent.

- Je veux vous revoir, demain quinze heures, sous le Pont de Loire.

Elle démarre.

Sous le Pont de Loire coule la Loire, c'est moins poétique que la Seine et le Pont Mirabeau. Pourtant que la ville est jolie aujourd'hui, se dit-elle en se dirigeant vers le Pont de Loire.

Elle se souvient que Nevers est le point de départ d' « Hiroshima mon amour ». Elle n'a pas lu le livre et ne sait même pas qui l'a écrit, elle sait simplement que Nevers est le point de départ d'un amour.

Elle se gare, il est là. Il la prend dans ses bras.

- Tu es venu.
- Oui.
- Que tu es belle dans ton manteau gris.

Le baiser qu'ils échangent a le goût du chocolat chaud et de la brioche de son enfance.

Les mains sur son cou ont la chaleur du bonheur, pareilles à celles de sa mère quand elle lui arrangeait son écharpe pour qu'elle n'ait pas froid.

Un léger hoquet, elle glisse contre lui.

Il est là, au milieu des badauds entourant la forme grise affalée sur le sol.

- Elle n'était même pas belle, murmure-t-il tout bas.

Si bas que personne n'entend.

Et il s'en va.

mars 2004